

# LANGUE AU CHAT

LES ASSASSINS À MOUSTACHES, TOME 5



SKYE MACKINNON

Traduction par

LORRAINE COCQUELIN , VALENTIN TRANSLATION



© 2022 Skye MacKinnon

ISBN: 979-10-359-9645-1

Titre original: *Lick* (Catnip Assassins 5)

Traduction par Lorraine Cocquelin, Valentin Translation

Tous droits réservés. Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, distribuée ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, y compris la photocopie, l'enregistrement ou autres méthodes électroniques ou mécaniques, sans la permission écrite de l'éditeur, à l'exception de brèves citations dans le cadre de critiques littéraires et autres usages à but non commercial autorisés par la loi sur le droit d'auteur.

Ce livre est une œuvre de fiction. Tous les noms, les personnages, les lieux et les incidents décrits sont le produit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé, des choses, des lieux ou des événements réels, ne serait qu'une coïncidence.

Couverture par Ravenborn Covers.

[perytonpress.com](http://perytonpress.com)

## UN PETIT MOT AVANT D'ATTAQUER...

Comme vous le savez désormais après les quatre premiers tomes, cette série se situe dans un monde très similaire au nôtre, avec quelques différences significatives. La technologie ne s'est pas développée de la même manière, donc vous reconnaîtrez certains appareils, tels que les télévisions, mais vous ne trouverez aucun téléphone portable, aucune voiture et pas d'Internet. Pas d'armes à feu non plus.

N'hésitez pas à souscrire à la newsletter de Skye pour connaître toutes les nouveautés et les futures sorties :

[skyemackinnon.com/francais](http://skyemackinnon.com/francais)



## CHAPITRE 1



Les chatons sont par nature de petits diables. Un instant, ils vous regardent avec de grands yeux à vous faire fondre, et le suivant, ils tentent de vous trancher la gorge. Ou vous croquent un bout d'épaule, en l'occurrence.

J'attrape le chat tigré par la peau du cou et l'envoie plus loin sur le lit. Moi qui faisais un si beau rêve, mêlant couteaux et herbe à chats. Le chaton m'a réveillée, et pour ça, il va payer.

— Je vais dire à Benjamin de ne pas changer ta litière, lui annoncé-je en bâillant.

En réponse, il m'envoie mentalement l'image de lui urinant sur mon magnifique nouveau bureau.

Je suis à deux doigts de lui jeter mon oreiller dessus. Ai-je mentionné que les chatons sont de petits diables ?

— Rendors-toi, marmonne Ryker. Il est bien trop tôt.

— Je serais toujours en train de dormir si ce petit diable ne m'avait pas réveillée.

Ryker entrouvre un œil, puis le referme.

— C'est Théière. Elle a faim.

— Et alors ? J'ai faim, moi aussi. Ce n'est pas pour autant que je mords les gens.

— Tu en es sûre ? Tu l’as pas mal fait la nuit dernière.

Je lui montre les dents.

— Si mes souvenirs sont bons, tu as aimé. Beaucoup.

— Je ne suis pas sûr de me le rappeler... Tu veux bien recommencer ?

Cette fois, je lance bel et bien mon oreiller. Mais pas sur le chat.

— Aïe.

Je lève les yeux au ciel.

— C’est un coussin, pas un couteau. C’est moelleux et ça ne fait pas mal. À moins de s’en servir pour étouffer quelqu’un. Il paraît que ça peut être douloureux.

— Merci pour la leçon d’assassinat.

— Avec plaisir.

Je soupire.

— Puisque nous sommes réveillés tous les deux, ça te dit de déjeuner ?

Le chaton miaule. Je lui montre les dents.

— Pas toi. Toi, tu es bonne pour aller au coin.

— On ne fait pas ça, me rappelle Ryker.

— Eh bien, il serait temps de s’y mettre.

Il éclate de rire.

— Tu dois encore améliorer tes compétences parentales. Il paraît que tu as appris à Citrouille à détecter différents poisons ?

Je hausse les épaules.

— Il faut qu’il s’y prépare. S’il se transforme un jour en humain, il aura besoin de compétences de base. Il est déjà doué pour traquer et maîtriser sa proie, mais il a encore beaucoup de choses à apprendre.

Maintenant que nous vivons tous dans la même maison, Citrouille me suit comme mon ombre. Mon travail semble l’obséder, et il ne cesse de me demander des explications sur ce

qui me pousse à faire les choses d'une certaine manière. Un jour, je l'ai surpris à essayer de marcher sur ses deux pattes arrière. Ça a failli briser mon cœur glacé d'assassin.

Qui n'est plus si froid que ça. Il a dégelé en présence de mes amis et de mes mâles. Et de ma famille, même si seule Caitlin vit avec nous. J'ai cependant reçu une lettre d'Ivy et de Quatre hier, et Mini-Kat m'appelle régulièrement. Toutes les trois semblent heureuses avec tante Rose, même si je parie qu'une fois le délai de six mois écoulé, j'aurai une petite conversation avec les jumelles. Elles souhaitent toujours me rejoindre ici. Rose m'a dit qu'elles s'en sortaient très bien à l'école, alors j'aimerais vraiment qu'elles restent chez elle. Elles peuvent avoir une enfance, là-bas. Pas ici. Ce n'est pas parce que nous vivons avec un tas de chats que notre maison est adaptée à des adolescentes. Surtout pas quand elles s'apprêtent à débiter la puberté. Non, merci.

Je m'étire et descends du lit. C'est le plus grand que nous ayons trouvé, et il est encore un peu petit pour nous quatre. Nous sommes rarement tous ensemble, cela dit. J'ai beau aimer mes trois hommes, j'ai besoin de temps pour moi. Câliner, c'est sympa, mais parfois, je deviens claustrophobe quand ils m'encerclent dans le lit. Je suis une chatte, j'ai besoin d'indépendance. Par chance, ils le respectent tous. Chacun de nous possède sa propre chambre, plus celle-ci où nous pouvons nous agglutiner quand nous en avons envie. La nuit dernière, Gryphon nous a rejoints, puis il est parti à la première heure. Lennox est quant à lui sans doute nu dans un fossé quelque part. Cette image me fait sourire. C'est la pleine lune, alors il s'est rendu à la campagne pour laisser à son loup l'espace nécessaire pour hurler et traquer.

Là où nous habitions autrefois, la pleine lune, c'était la période du mois où tout le monde verrouillait ses portes le soir et restait calfeutré à l'intérieur, par inquiétude des loups rôdant

dans les rues. Ici, à Attenburgh, c'est très différent. Les métamorphes ne sortent pas en public. Certains jours, je me demande même si les humains connaissent notre existence. Pour l'instant, Lennox et moi nous montrons prudents, à l'extérieur, quand nous nous transformons. C'est plus facile pour Ryker, puisqu'il n'est pas plus grand qu'un chat normal sous sa forme animale, mais un loup et une panthère, c'est moins discret. Voilà pourquoi Lennox s'éloigne d'ici à chaque pleine lune. Je me serais bien jointe à lui, mais j'ai un rendez-vous important aujourd'hui.

Je consulte ma montre. Bien que je rechigne à l'admettre, heureusement que le chat m'a réveillée. Je me serais levée trop tard, sinon.

Agacée – et envieuse –, je comprends que Ryker va rester au lit. Veinard.

Je descends lentement jusqu'au premier étage, où se trouve notre salon. Au rez-de-chaussée sont situés mon bureau, un laboratoire et notre stock d'armes. Ma pièce préférée de toute cette maison. Le second étage est réservé aux chambres et à deux salles de bains. Nous ne possédons toutefois pas de grenier. Du moins, pas aussi grand que celui où je logeais. Si mon hamac me manque, j'ai reconnu que ce ne serait pas pratique avec des compagnons.

Notre grenier actuel ne mesure que soixante centimètres de haut, donc il ne nous sert que de stockage. Si nous devons cacher des corps, ce sera l'endroit parfait pour les y mettre. Un peu trop évident aussi, peut-être.

Quelqu'un a laissé une assiette de sandwiches sur le comptoir. Le reste de l'équipe M.I.A.O.U. habite dans une dépendance, mais ils n'ont pas de cuisine, donc nous nous servons tous de celle-ci. C'est sympa d'avoir toute la maison rien que pour ma famille, à savoir mes compagnons, ma sœur et moi. Lily est de toute façon souvent absente, puisqu'elle fait



connaissance avec les habitants du coin. En d'autres termes, elle se les tape et se nourrit d'eux. Bien qu'elle ne soit qu'à moitié succube, avoir des relations sexuelles lui offre un vrai moment d'extase. Elle n'est pas accro, contrairement aux succubes de sang pur pour lesquelles se nourrir régulièrement est essentiel. Pour Lily, il ne s'agit que d'un à-côté plaisant tandis qu'elle s'adonne à une activité pour laquelle elle est douée. Elle nous a déjà donné un tas d'informations sur la façon de vivre de la haute société du coin. Si ce qu'on nous a dit est vrai, la plupart qui en sont membres sont des sirens, ou au moins des employés de ces derniers.

Gryphon reste donc à la maison, comme nous cherchons à faire profil bas. Il ne veut pas être reconnu. Même si sa dernière visite à cette ville remonte à des années, son père est un homme important avec lequel il a *a priori* une grande ressemblance. Tant que nous n'aurons pas plus de renseignements, mieux vaut que Gryphon reste caché, même si ça l'irrite au possible. Il ne se promène qu'à l'aube ou au crépuscule, lorsqu'il fait sombre et que les rues sont désertes. Heureusement que nous habitons en périphérie de la ville, le seul endroit où nous avons les moyens de nous offrir une maison comme celle-ci. C'est la fille de Rose, agent immobilier, qui nous l'a trouvée et qui nous l'a obtenue à un prix incroyable. Nous ne faisons que louer, pour l'instant, le temps de décider si Attenburgh deviendra notre foyer définitif ou bien si nous déménagerons une fois ma sœur retrouvée.

K7. La seule encore perdue. Elle est quelque part dans cette ville, si l'on en croit nos sources, mais Caitlin et moi avons beau ratisser les rues et traquer son odeur, nous n'avons rien découvert jusqu'à présent. À ce qu'il paraît, K7 devient parfois sauvage, donc il serait logique qu'elle ne sorte pas, même si je refuse d'envisager qu'elle puisse être détenue dans un centre quelconque ou pire. Non, dans mon esprit, elle se trouve au sein d'une famille aimante qui l'adore et la garde en sécurité. Je sais

que je me fais des illusions, mais c'est la seule manière que j'ai trouvée pour avoir les idées claires quand je songe à elle.

Je m'appuie contre le plan de travail pour manger mon sandwich. Les cornichons à l'intérieur ont rendu le pain un peu humide. Je m'en fiche. C'est de la nourriture, c'est tout ce qui compte. Je ne suis pas une connaisseuse. Je suis capable d'apprécier un bon repas, mais la plupart du temps, j'avale un bout en vitesse tandis que mon cerveau se concentre sur autre chose. Comme maintenant.

J'essaie de me souvenir de ce que j'ai prévu aujourd'hui. Je suis trop paresseuse pour descendre un étage de plus et consulter mon agenda dans le bureau. Nous recevons rarement des clients, puisque nous cherchons à faire profil bas ; heureusement, nous avons assez d'argent pour le moment. Je n'ai pas besoin de trouver du travail tout de suite. Malgré tout, je me sens inutile sans cibles. Je pourrais choisir des gens à tuer au hasard, or cela ferait de moi une meurtrière, alors que je préfère être une tueuse à gages. Je ne tue pas pour le plaisir. Ou, disons, pas que pour ça. C'est un métier, et j'en ai fait mon entreprise. Avec des comptes bancaires, des dossiers et des employés.

Le bruit de la chatière attire mon attention. Ben l'a installée pour que la horde de chats puisse aller et venir à sa guise. Si beaucoup d'ouailles de Ryker sont restées là où nous vivions avant, il y en a toujours une vingtaine sous sa protection, d'après mes dernières estimations. Benjamin a endossé le rôle de soigneur des chatons, tandis que Ryker veille à ce que les adultes ne se fourrent pas dans les ennuis avec la population féline locale. Il y a eu de nombreuses luttes de domination au début, mais les choses semblent s'être calmées. Bientôt, les chats connaîtront Attenburgh aussi bien que leur ancien logement et ils pourront recommencer à espionner et explorer pour moi. Cela vaut bien les quantités astronomiques de nourriture pour chat que nous achetons toutes les deux semaines. Quant à mon

stock d'herbe à chats, il est caché sous clé quelque part. J'en ai donné un peu à Citrouille, mais juste une fois, puisque son père n'a pas été ravi de le retrouver en train de faire des culbutes dans la baignoire. Si j'ai à choisir entre le bonheur de Citrouille et celui de son père, j'opterai toujours pour mon Ryker.

— *Miaou.*

En parlant du chaton. Citrouille pénètre dans la cuisine en agitant la queue avec arrogance. Il est le chef des chatons et a endossé ce rôle sans peine.

— Bonjour, marmonné-je en mâchant ma dernière bouchée de sandwich.

Il miaule et se frotte à ma jambe. Je me penche pour caresser sa petite tête. Il est toujours minuscule, bien qu'il s'approche de l'adolescence féline. Je me demande s'il sera petit aussi s'il se transforme un jour. Tout ce que nous pouvons faire pour l'instant, c'est attendre de voir ce qu'il devient.

— Ton père est à l'étage, si tu le cherches, lui dis-je en le voyant observer la cuisine comme s'il cherchait quelque chose.

Il m'envoie l'image du sachet d'herbe à chats que je garde planqué.

— Non. Pas après ce qu'il s'est passé la dernière fois. Ryker me tuera si je t'en donne.

Il me regarde, et ses yeux paraissent s'agrandir et devenir encore plus adorables. Je peux presque entendre mon cœur fondre et se transformer en fromage dégoulinant.

Non. Je dois rester forte. Je ne laisserai pas un chaton me dire quoi faire. Même s'il est aussi mignon que celui-ci.

— Je ne te filerai pas d'herbe à chats. Mais un peu de lait, ça te dit ? Ou à manger ? Je parie qu'il y a un beau morceau de viande dans le frigo, grâce à Benjamin.

Il achète bien plus de nourriture pour les chats que pour les humains. Bethany s'est énervée plus d'une fois quand il a oublié ses en-cas préférés. Elle ne vit que de snacks et de malbouffe.

Citrouille proteste en miaulant. Sale gosse pourri gâté.

— Je ne changerai pas d'avis. Soit tu choisis la vraie nourriture, soit tu peux t'en aller.

Il me fusille du regard, toute mignonitude oubliée. Puis, dans un petit mouvement de queue dressée, il s'éloigne de la cuisine en paradant. Je me sens comme la méchante belle-mère.

## CHAPITRE 2



Quelqu'un a posé une lettre sur mon bureau. C'est plus une table qu'autre chose et n'a rien à voir avec le magnifique vieux meuble que je possédais dans l'ancienne maison de l'Homme Mystère. C'est ainsi que j'ai décidé de l'appeler, plutôt que d'employer son vrai nom. Ce dernier est associé à trop de mauvais souvenirs.

Adossée à ma chaise en bois – et en me lamentant à nouveau de la perte de mon confortable siège en cuir –, j'ouvre l'enveloppe épaisse, au papier de bonne qualité. Ce n'est pas le truc mince que l'on trouve dans les magasins classiques.

Le courrier est adressé à « Madame ou Monsieur » et, en le parcourant, j'ai le sentiment qu'il s'agit d'une lettre type, pas spécifiquement écrite pour moi.

*Vous êtes cordialement invité(e) à prendre part à l'opportunité commerciale du siècle. À accéder à une richesse qui dépasse votre imagination. L'excitation de vivre une aventure unique qui pourra améliorer votre vie ou vous la faire perdre. Oui, cette expérience peut être mortelle, mais avec la récompense à la clé, le jeu en vaut la chandelle\*.*

*Pour en savoir plus concernant cette opportunité unique, merci de suivre les indices fournis. Comprenez bien que nous ne pouvons confier les détails supplémentaires qu'aux candidats les plus qualifiés. Veuillez ne vous lancer dans ces épreuves que si vous avez de l'expérience en subterfuges, ruses, vols, assassinats ou compétences similaires.*

*Merci de ne pas remettre cette lettre à la police. Chacune d'elles est marquée et nous saurions tout de suite qui en a brisé la confidentialité.*

*Bien à vous,*

*La Veuve*

*\* d'après nous*

Je relis la lettre plusieurs fois, sans qu'elle n'ait plus de sens. L'opportunité commerciale du siècle. Voilà qui me paraît dans mes cordes. Surtout sachant que je n'ai rien de mieux à faire.

Un détail m'intrigue. Comment m'ont-ils trouvée ? Je n'ai pas vraiment annoncé ma présence à Attenburgh. Est-ce que c'est un genre de « courrier poubelle » envoyé à tout le monde ? Non, le papier lui-même coûte trop cher pour que ce soit viable. Quelqu'un sait que je suis là, que *nous* sommes là. J'en suis à la fois ravie et inquiète. Faire profil bas ne me convient pas. J'ai besoin d'agir. C'est toujours mieux que de rester ici à me tourner les pattes.

*Suivez les indices.* Je regarde dans l'enveloppe, en vain. Il n'y avait que la lettre. Bizarre. Évidemment, il n'y a aucun expéditeur non plus. Cela aurait été trop simple.

Je rate quelque chose. À moins qu'ils n'aient oublié de mettre des indices, dans ma lettre.

Je l'attrape, ainsi que le courrier, et pars en quête de la personne ayant déposé ça sur mon bureau. Je trouve Bethany au salon, en train de feuilleter paresseusement un magazine. Elle me jette à peine un coup d'œil à mon arrivée. Je pense

qu'elle s'ennuie un peu, elle aussi. Je n'ai pas pu lui fournir de cadavre avec lequel s'amuser, elle n'a rien eu besoin de voler et n'a pas pu concocter de nouveau poison. Avec l'aide de Lily, elle a transformé une salle de bains en labo de fortune, mais ce n'est rien comparé à l'installation spacieuse et bien équipée qu'elle avait dans notre ancienne demeure.

— C'est toi qui as mis cette lettre sur mon bureau ? lui demandé-je.

— Oui. Je crois que tu as un admirateur.

Je fronce les sourcils.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— C'était livré avec des chocolats.

Elle indique une boîte de truffes ouverte sur la table.

— Je n'étais pas sûre que tu les apprécierais, alors j'ai décidé d'y goûter moi-même. Pour m'assurer qu'ils n'étaient pas empoisonnés, bien sûr.

Je lève les yeux au ciel.

— Bien sûr.

Ça doit être un indice. Y a-t-il une chocolaterie à Attenburgh ?

Je ramasse la boîte. C'est un carton noir. L'un des coins est bosselé, mais ça peut être l'œuvre de Bethany. Il n'y a ni marque ni ruban, juste une boîte. À l'intérieur se trouvent dix compartiments, dont trois désormais vides. Gloutonne. Les sept chocolats restants sont sous forme de boules parfaitement symétriques, deux noires, trois blanches, et les deux dernières sont marron clair. Bien qu'amatrice de chocolat blanc pour ma part, je me retiens de goûter. Ce sont peut-être des preuves dont j'ai besoin pour résoudre cette étrange devinette.

— Les chocolats que tu as mangés, ils avaient quel goût ?

Elle me lance un regard confus.

— Celui de chocolat ? Sucré. Délicieux.

— Quelque chose à l'intérieur ?

— Non, ce que j'ai d'ailleurs trouvé un peu décevant.

J'avais espéré du coulis de chocolat, ou bien de l'alcool, ou ne serait-ce qu'une noisette, mais ils sont juste creux.

Voilà qui éveille une lueur d'espoir en moi. Je prends chaque boule une à une et les secoue gentiment. Les deux marron clair semblent vides, mais l'une des blanches est plus lourde que les autres. Je l'ouvre – à l'aide de mes doigts plutôt que de mes dents – et souris en voyant la minuscule clé en plastique à l'intérieur. Elle n'est pas plus grosse que l'ongle de mon pouce, mais aucun doute, c'est bien une clé. Un papier plié apparaît en dessous.

Je mets le chocolat de côté, aussitôt récupéré par Bethany, qui le fourre dans sa bouche.

— Tu n'en avais plus besoin, n'est-ce pas ? lance-t-elle, sournoise. Délicieux.

L'ignorant, je déplie le papier. Cinq symboles sont dessinés avec des traits grossiers. Ils me rappellent quelque chose, même si je ne me souviens plus où j'ai vu de tels signes. Je les montre à Bethany.

— Une idée de ce que ça pourrait être ?

Elle secoue la tête sans cesser de mâcher.

— Non, mais demande à Benjamin. Je sais qu'il a appris tout un tas de langages secrets quand il travaillait comme voleur. Ils se servent de plein de symboles pour se tuyauter sur les meilleurs coups ou se prévenir quand trop de gardes font des rondes.

— Merci. Il est dans votre bâtiment ?

— Dans notre cabane, tu veux dire. Et oui.

— Hé, c'est une dépendance très sympa. Une maison secondaire. Pas une cabane.

Elle se moque de moi.

— Facile à dire pour toi, tu vis dans la grande et jolie maison. Tu n'as pas à écouter Benjamin ronfler.

Elle ne semble pas malheureuse pour autant. Elle se plaint juste, comme d'habitude. J'espère. Je ne veux pas qu'il y ait de



mécontentement au sein de mon équipe. Lorsque j'ai découvert cette propriété, je l'ai trouvée parfaite. Assez d'espace pour nous huit, en plus de zones de travail. J'essaie de séparer travail et plaisir. C'est plus facile depuis que je ne bosse plus tous les jours. Désormais, plutôt que de combattre les méchants, je combats l'ennui.

Je quitte Bethany – sans espoir de revoir les chocolats un jour – et me dirige vers l'autre bâtiment. Un jardin pavé, entouré de hauts murs de briques pour assurer notre intimité vis-à-vis des voisins, relie les deux bâtisses. La maison sur notre droite étant inhabitée, les chats y ont élu domicile. Sur notre gauche habite une vieille dame à moitié aveugle et totalement sourde. Elle me sourit chaque fois qu'elle me voit, et je fais de même, jouant les voisines parfaites. Si elle savait ce qui habite juste à côté de chez elle. Nous n'avons certes pas de corps à l'heure actuelle, mais je parie que dans pas longtemps, il y aura une nouvelle tête dans le frigo ou des membres découpés dans le labo.

J'entends Benjamin ronfler avant même de pénétrer dans le bâtiment. Quel veinard. J'aurais aimé dormir encore. Eh bien, si je suis réveillée, alors lui aussi. La vie n'est pas juste.

Deux chatons sont allongés dans le petit couloir menant à une grande chambre et à un petit escalier. L'un des deux félins m'ignore complètement et continue à se lécher la patte, tandis que l'autre, un chat blanc aux oreilles grises, penche la tête pour me saluer. C'est l'un des plus vieux chatons, d'après sa taille.

— Envie de réveiller Benjamin ? lui demandé-je avec un sourire diabolique.

J'aurais juré le voir me le rendre. Il se lève et arrondit le dos, puis me rejoint quand j'attaque les marches montant au premier étage. Benjamin a choisi la plus petite chambre, pour une raison que j'ignore. Et dont je me fiche. Bethany, Lily et lui peuvent faire ce qu'ils veulent dans leur petite maison. C'est leur royaume.

Le chat miaule quand j'ouvre la porte de Benjamin. Il se précipite à l'intérieur tandis que j'attends, un sourire aux lèvres. Deux secondes plus tard, un cri m'informe que ma ruse a fonctionné. Je pénètre dans la pièce en toute innocence.

— Bonjour. C'est le chat qui t'a réveillé ?

Le chat en question est debout sur le visage de Benjamin, ses pattes non loin des yeux de mon collègue.

— Ne fais pas comme si c'était l'idée de Muffin, grogne celui-ci. Il est très bien élevé, d'ordinaire.

Le chaton me lance un regard insulté.

— Je sais, il a tort, dis-je au chat. Tu n'es pas du tout bien élevé.

Il m'envoie son approbation juste avant de s'éloigner de Benjamin d'un bond pour aller se blottir au pied du lit.

Le jeune homme me fusille du regard.

— Qu'est-ce que tu veux ? Je faisais un beau rêve.

— Il est tard. Le monde appartient aux chats qui se lèvent tôt.

— Tu n'aimes pas les matins, toi non plus. Ne fais pas celle qui s'est levée par choix. Tu as déjà fini ton rendez-vous ?

Je me fige. Oups. Mince.

— Pas encore.

Je regarde ma montre. Merde, je suis en retard. Pas terrible pour une première bonne impression.

Je lance le papier à Benjamin.

— Est-ce que tu reconnais ces symboles ?

Il cligne des paupières, l'air épuisé.

— Oui, bien sûr. Pas toi ?

Je lève les yeux au ciel.

— Est-ce que je serais venue, si c'était le cas ? Est-ce que tu peux me noter ce qu'ils signifient ? Il faut que je parte, donc tu n'auras qu'à poser ça sur mon bureau.

Je me détourne, agacée contre moi-même d'avoir oublié mon rendez-vous. J'aurais dû me rendre là-bas dès la fin de

mon petit déjeuner, plutôt que d'aller dans mon bureau. Je ne suis pas encore habituée à ma vie ici, j' imagine. J'avais une routine, avant. Maintenant, j'improvise au fur et à mesure.

— Pars, chaton, pars ! me crie Benjamin alors que je m'en vais.

Je lui fais un doigt d'honneur. Même s'il ne peut pas le voir, ma satisfaction reste la même.



## CHAPITRE 3



La mairie d'Attenburgh est un bâtiment imposant qui domine les maisons du voisinage. Un marché a été construit autour, même si seule la moitié des étals est occupée ce jour-là. Je les traverse et monte l'escalier en marbre menant aux doubles portes de l'hôtel de ville. Elles sont grandes ouvertes, mais je suis la seule à entrer. Pas de gardes en vue. Cela me surprend. Attenburgh est une ville aisée, à en juger par l'architecture de sa mairie : du marbre chic, du bois riche, des pierres précieuses incrustées dans les portes. Si j'avais dirigé la ville, j'aurais fait en sorte que personne ne soit tenté par toutes ces merveilles. Je peux presque sentir la richesse dans les voûtes du bâtiment. Quel dommage que je ne sois pas une voleuse, habituellement. Cambrioler ici devrait être amusant, surtout avec une sécurité aussi relâchée qu'elle semble l'être.

Un bureau d'accueil en demi-lune occupe l'essentiel du hall. Deux femmes en élégants tailleurs noirs se tiennent derrière. Quelques personnes grouillent vers le fond, attendant sans doute leurs rendez-vous.

— Bonjour. Que puis-je faire pour vous ? me demande l'une